

Abbas Kiarostami veilleur et réveilleur

Abbas Kiarostami vient de quitter la vie, la vie qu'il chérissait en liberté, contre toute éducation de soumission et en faveur de ce qui libère l'initiative pour que l'enfant, la femme et l'homme, aient les moyens d'illuminer notre société bloquée. Or, si la presse est unanime pour saluer les mérites de ce magnifique cinéaste, faire le deuil ne se fait pas en un jour à coup d'articles élogieux, souvent de courte durée. Faire le deuil, c'est tout faire pour ne pas oublier ; c'est tout mettre en œuvre pour transmettre ce qu'il nous a appris et que nous considérons comme un enrichissement de l'humus humain, saisir tout ce qui unit et non pas ce qui sépare.

Je ne suis ni spécialiste, ni disciple, mais un amoureux de son cinéma qui a la capacité de me recharger et de m'efforcer à m'élever. Dans *Le chœur*, lorsque 30 petites poitrines généreuses et solidaires composent et reprennent en chœur, précisément, une chanson répétitive, *Grand-père ouvre la porte*, *Grand-père ouvre la porte*, j'entends une mélodie du bonheur qui réveille l'enclume éteinte du Grand-père mal entendant et qui m'électrise invariablement. Cette séquence qui résiste, insiste, et ne s'épuise pas est un chemin de beauté qui me fait aimer la vie ; c'est un chemin où je rencontre un cinéaste préoccupé autant par son rapport au monde que par son rapport au cinéma dans une approche plurielle dont la force d'émancipation propose sans cesse l'expérience des limites.

C'est pourquoi Abbas Kiarostami est à la fois un veilleur et un réveilleur dont le regard sait fixer les gestes les plus simples, les plus utiles, parfois les plus futiles et par conséquent les plus nobles, ceux qui font la singularité de la vie des hommes et des femmes : de la mère qui fait la lessive dans *Où est la maison de mon ami ?* au personnage de Juliette Binoche qui se déchausse dans *Copie Conforme*, avec un geste et son cadre qui donnent au corps une présence qui dépasse le modèle.

Ce souci du détail, du plus petit au plus grand, dans l'écart des fourmis au travail et de l'horizon le plus éloigné, est sans doute une protestation contre la *nouvelle opacité* qui gagne nos sociétés en apparence transparentes. C'est un philosophe, soucieux de vérité, dont les films agissent comme des intervalles de clarté dans le chaos du monde ; il n'a eu de cesse de désigner l'incertitude de la jeunesse comme le mal le plus troublant de l'époque, car il n'ignorait pas que pour aller bien, chacun d'entre nous doit savoir que l'avenir existe et que l'homme sans amour c'est impossible.

Lorsqu'il est venu présider notre école, il a commencé par observer nos étudiants au travail avant de préciser que le cinéma est une forme qui pense, sans besoin de trop de matériel mais avec des idées, sans dogme, sans mode d'emploi, au risque d'une articulation sans limite des images et des sons. J'ai pensé alors à l'homme dans *Le Goût de la cerise* qui est allongé sur le dos, au fond de sa fosse, et regarde la lune et les nuages dans le moment où, tonnant comme le tonnerre et éclairant comme l'éclair, c'est le jaillissement d'une image audiovisuelle dont le son déchire le noir pour conduire autrement notre manière de voir : ici, l'image n'est pas qu'une question de lumière.

Ailleurs, tout n'est qu'enracinement, enchevêtrement des vivants et des morts, dans la luminosité des arbres, des chemins, des villages et de leur dédale jusqu'au plus profond de l'arrière fond. De sorte qu'au terme de la projection du film *Le vent nous emportera*, j'avais comme un arbre dans le corps, l'arbre dont dépendait l'orientation de la voiture des reporters et qui fixait les limites d'un paysage singulièrement habité. Et puis, j'avais aussi la tête échauffée de mille et une trajectoires au point de me donner le vertige dans un espace sans fin.

En effet, ça trace, ça sillonne, ça fait la route, à pied, en moto, en voiture, ça découvre des raccourcis, mais jamais par le truchement de mouvements maladifs, ni de tournoiements sans principe, seulement avec la volonté de fixer à hauteur d'homme, le mouvement des choses et des personnes.

Ainsi, l'invention, tout en l'effaçant, succède à l'invention, pour donner le spectacle d'un ballet étourdissant de la condition humaine : le chantier de la moisson, le repos des moissonneurs, la cueillette des fraises, la traversée de la moto dans le flot ductile des blés, une accumulation d'angles glorieux qui saluent la beauté jusqu'à l'étonnement, l'émerveillement, l'épuisement. C'est un peu comme si quelque chose du monde sensible se manifestait dans une qualité nouvelle où chaque alliance audiovisuelle exhalerait le profond parfum de la vie.

Car c'est bien de cet héritage là qu'il s'agit, dégager le parfum du modèle de la vie pour dévoiler au mieux l'être humain, avec un appétit sans borne pour la réalité où fermentent autant de sujets de films que d'êtres au monde.

Guy Chapouillié

Le 07 juillet 2016